

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

**20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL**

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



**SIR ALPHONSE
PELLETIER,**

■ Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, sous le patronage duquel le concours du "Journal de Françoise" a eu lieu.

Sommaire:

NOTRE CONCOURS

- Fleur Bleue, (1er prix),
Franc Dominique.
- Trois âmes, (2me prix),
Danielle Aubry
- Le Bonheur Vint, (3me prix),
Pierre Lafresnaye.
- Le Premier Angelus de la Nouvelle-France'' (4me prix), — Gisèle de la Montagne.
- Extrait du journal adressé par Guillemette Hébert, à sa cousine, Louise Rollet, de Paris, (Mention très honorable). —Christian Beaufort.
- Hélène Boullé, (Mention très honorable), Clairmont
- Au temps de Champlain, (Mention très honorable), Hélène
- Un cinquième prix.
- Les Cervelines (feuilleton), Colette Yver.



UNE... MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et la surnommé

“LA JOIE DU PEUPLE”

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé “La joie du peuple”, que “Madame Séguin” m'a vendu pour la maladie du “Foie” et des “Rognons” dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendu à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heure du Bureau :

de 8 à 10 a. m. — de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :

412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 30 Avril 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je n'hésite
pas à recommander M^{me}
Victoria Séguin comme digne
de toute confiance. Les
Amis sont considérés
comme officieux pour ces
diverses Maladies.*

*Alfred Bouchard
Recorder de la Cité de
Montréal*

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

NOUVELLES DU

Concours Littéraire Historique

SOUS LE PATRONAGE DE

Son Excellence Sir Alphonse Pelletier

FLEUR BLEUE

(PREMIER PRIX)

I

Les Hurons, peuplade aux mœurs douces, habitaient depuis des temps immémoriaux la région des grands lacs.

Parmi eux vivait une jeune fille que sa conduite extraordinaire et sa grande beauté avaient rendue célèbre chez toutes les tribus.

Elle s'appelait : Fleur-Bleue.

L'expression de douceur répandue sur ses traits, la candeur de ses yeux noirs sous l'ombre des cils avaient un charme qui faisait tourner la tête à bien des jeunes gens ; les avances

et les présents affluaient au wigwam. Il n'y avait pas de guerrier remarquable, pas de chef illustre qui ne jetât un regard bienveillant vers sa demeure.

Et ils passaient en répétant :

“Sa face est belle comme la fleur qui croît dans la prairie, ses yeux noirs ont la limpidité d'une fontaine, le sourire de ses lèvres jette dans le cœur de celui qui l'a vue.”

Mais Fleur-Bleue ne répondait pas aux désirs de ses amants. Elle priait son père de différer la réponse à ceux qui revenaient et qui raient.

Alors, le cœur plein de regret, amoureux repartaient, l'âme éprise :

“Oui, Fleur-Bleue est belle ! belle

comme l'astre des nuits, belle comme le réveil des fleurs. En la voyant s'arrête et laisse tomber ses armes, la rage de son cœur l'abandonne.”

Et Fleur-Bleue, déjà nubile depuis plusieurs lunes, méprisait l'union que ses compagnes souhaitaient, l'honneur de devenir l'épouse d'un guerrier, d'un chef.

Elle attendait.

Pendant que les jeunes filles de la bourgade causaient et s'amusaient, elle, gagnant la solitude, venait chercher le silence absorbant des bois.

Il semblait qu'une seule pensée la dominait, la suivait partout, remplissant tout son esprit. Son regard cessait tout-à-coup de regarder au

loin, il s'arrêtait sur un point vague au milieu des feuilles, ou sur la face de l'eau que le zéphir ne ridait plus. Sa rêverie se prolongeait des heures entières.

Le spectacle de la forêt primitive se déroulait, le même, devant ses yeux. C'était toujours les bois où bondissent les chevreuils, où les ours font entendre un sourd grognement; l'arcane des bosquets d'amour où les mélanges viennent cacher leur nids; les ruisselets qui courent dans les mousses tendres, se cabrent sur les roches, s'insinuent parmi les racines tordues des pins.

Et c'était le calme mystérieux d'un lac au fond de la vallée, baignant la base inébranlable des monts chevelus, qui l'avait retenue tout le jour et combien de fois!

Les soirs calmes de l'été, il dormait sous un voile léger de brume, ses eaux noires scintillaient, au milieu, des lueurs tremblantes de la lune. Elle venait encore le contempler quand la pluie tombait, fine et drue, en dodelinant à fleur-d'eau.

Les gouttes produisaient un long bruissement qui jetait en son âme des sensations étranges. Sur les rives croissaient des roseaux, et, auprès du bord, flottait les tiges molles des nénuphars. Les feuilles rondes et larges se laissaient bercer à la surface mouvante des eaux.

Fleur-Bleue pensait :

"Qu'ils sont beaux, dans leur blancheur virginale les nénuphars flottant au gré de l'onde; ils vivent et ils meurent dans la solitude, à l'ombre des pins géants dont la tête pénètre jusqu'aux cieux."

Alors que les objets se fondent dans le gaz crépusculaire, la jeune huronne se promenait souvent au milieu des feux éteints de la boue. Plusieurs l'avaient vu s'arrêter, regarder longuement le ciel, lever les bras vers les astres brillants, puis les rabaisser et passer la main sur son front, comme pour y chercher, dans un effort suprême de pensée, une réponse à son inquiétude.

Et elle restait debout, telle une vestale des temps anciens interrogeant les astres. Parfois, un sourire égayait ses traits, et elle balbutiait des paroles entrecoupées d'éclats de voix comme si une joie intense dilatait son cœur. Mais bientôt un pli

de tristesse barrait son front, sa tête penchant en avant; on eût dit qu'une douce vision venait de disparaître à ses yeux.

Etonnés les gens disaient :

"Que voit-elle donc, cette jeune fille, dans les étoiles du firmament? Au lieu de rentrer sous la tente pour jouir d'un bienfaisant sommeil, pourquoi vient-elle passer la nuit à contempler toujours le même spectacle? Son œil perçant a-t-il découvert un guerrier plus brave que ceux de sa nation dans la route blanche du ciel, le chemin des âmes? Et le jour, pourquoi fuit-elle au loin, cherchant la forêt silencieuse et la quiétude des lacs endormis?"

Fleur-Bleue ne répondait rien; mais son front soucieux et la mélancolie de son regard laissait deviner l'intensité de sa préoccupation.

Tandis que pour la nature fruste et sanguinaire des siens, la suprême dilection était de scalper un ennemi et de le voir palpiter dans son sang, elle, affinée par des aspirations plus hautes, éprises d'idéal, pressentait, mais vaguement encore, un esprit mystérieux et puissant qui, d'un geste, a fait surgir tout ce qui s'offre à nos regards.

Et, comme chez tous les peuples, le premier lieu où l'on ait placé la divinité fut le ciel; la jeune indienne suivant un ordre naturel, contemplant la voûte d'azur ou s'opère la révolution des astres.

Là, d'abord, et dans l'inconcevable nature qui l'environnait, l'âme candide et simple de Fleur-Bleue découvrait les signes de cet Être divin, supérieur aux manitous insignifiants de sa nation.

Fleur-Bleue cherchait la vérité: tel était le motif puissant de son inquiétude.

Les vieillards, portant sur leur face la sagesse des ans, l'avaient vue plus d'une fois venir à eux, les écouter et les interroger. Ils avaient redit l'origine obscure de la race: l'existence des esprits bons et mauvais qui viennent de l'au-delà pour habiter le corps de certains animaux; le paradis grossier où les guerriers passeraient leur vie à chasser les fauves en d'interminables forêts.

—Mais alors, pensait la jeune fille, où sera ma joie, car je n'aime ni la

chasse, ni la pêche, ni les danses? Mon esprit tourmenté continuera donc à se butter à des murs infranchissables?

"Est-ce tout, demandait-elle, perplexe, aux vieillards?"

Et devant la profondeur de ces questions, ils répondaient, évasivement :

"Fleur-Bleue veut apprendre des choses qu'il est inutile de savoir; qu'elle retourne auprès de sa mère, et que sa main étroite s'adonne à broder les mocassins du Chef qui viendra la chercher."

Aux prétendus sages de sa tribu, Fleur-Bleue ne demanda plus rien; mais elle se mit plus que jamais à réfléchir, à chercher partout la solution du problème délicieux qui l'inflammait.

II

Un jour, des chasseurs revinrent d'une longue excursion. Assis autour du feu, ils racontaient des choses nouvelles.

Des hommes à face pâle étaient venus de pays éloignés, et ils s'étaient établis à Kébec, bâtissaient des demeures, ensemençaient la terre. Un grand chef leur commandait: il donnait des ordres pour l'érection d'une tente immense que l'on construisait, en pierre, sur la cime éminente du cap, en face du fleuve.

Ce chef portait des mocassins qui lui montaient jusqu'aux genoux. Sa chevelure noire touchait aux épaules; une moustache épaisse ornait sa lèvre supérieure et retournait de chaque côté, sur les joues; une barbe, taillée en feuille de peuplier cachait le menton. Son œil retenait la douceur à la fois et la sévérité. Son port noble et la dignité de son maintien commandaient le respect; aussi les travailleurs obéissaient-ils promptement dès qu'il avait parlé.

Un autre homme paraissait encore se faire écouter des faces pâles, bien qu'il ne commandait pas, comme le grand chef. Pour lui, sa figure est toujours souriante; devant lui, tout le monde, même le grand chef, se découvre et le vénère. Il est vêtu d'une robe couleur des feuilles à l'autonne; une corde blanche lui serre

la taille et retient une croix sur laquelle est attachée l'image d'un homme qu'il embrasse souvent et qu'il dit être le fils du Grand-Esprit.

Les enfants le suivent, et lui, tout ému, fait un signe mystérieux sur leur front. Quand il a vu les chasseurs hurons il est venu vers eux, leur a serré les mains, et les chasseurs en étaient charmés.

Ils parlaient encore de la femme du grand chef. Toute petite et jolie ; mais à l'âme si grande, si grande qu'elle gardait l'image de tous ceux qui passaient devant ses yeux. Autour d'elle s'asseyaient les jeunes filles de la place, afin d'écouter ses instructions, puis, toutes chantaient, ravies.

Et ils racontaient encore beaucoup de choses, les voyageurs. Depuis le matin jusqu'au soir, le récit se prolongeait et chacun voulait l'entendre.

Celle qu'impressionnait davantage le récit des voyageurs était Fleur-Bleue. Sans trêve, elle revenait s'enquérir des mêmes personnages qui parlaient du Grand-Esprit, qui montraient le ciel aux petits, des jeunes filles qui chantaient heureuses.

De loin, elle se prit à les aimer, et elle attendit, anxieuse, le jour où les voyageurs devaient retourner à Kébec, afin de les accompagner et d'interroger les faces pâles.

Elle disait :

—“Fleur-Bleue est dans l'attente, son âme s'inquiète,... elle veut savoir... Elle ira vers la belle dame qui garde en son cœur l'image de tous ceux qui l'ont vue.”

Et, dans l'intime, une voix mystérieuse, douce comme un rayon de soleil printanier, murmura :

—“Va, ma fille, ma bien-aimée!...”

L'heure d'une illumination apparut au loin, tel que, vers la fin de la nuit, on voit monter la brume du premier matin et surgir, à travers le voile bleuté du crépuscule, l'aurore qui ranime l'espoir et qui donne la joie.”

III

Madame de Champlain, en foulant le sol du Canada pour la première fois, eut l'âme remplie d'une profonde tristesse. L'ennui qui rongea l'enveloppait. Mais, au mal ruineux de la nostalgie succéda bientôt une vague de joie bien douce. Si la

Providence l'avait conduite sur ces rivages lointains, ce n'était pas sans motif ; il y avait tant de bien à faire parmi les peuplades sauvages ! Les instruire, les convertir, les débarrasser de cette boue de la barbarie où ils étaient plongés, et dans laquelle avaient dormi leur ancêtres. La tâche n'allait pas manquer d'être rude. La patience, l'aide urgente de la prière seraient les moyens puissants mis en œuvre pour aboutir aux grands résultats qu'elle espérait.

Elle pouvait donc se trouver l'auxiliaire important des missionnaires dans l'œuvre d'un relèvement moral, et elle seconderait ainsi les vues de son époux, homme profondément religieux.

Il y avait dans l'âme de cette femme des élans de générosité qui s'élevaient jusqu'à l'héroïsme, et ce fut ce mouvement qui lui fit quitter sa patrie, afin de partager la vie peu engageante des colons en pays inconnus et lointains. Sachons lui gré d'être venue encourager les débuts de la colonie canadienne — française, et regrettons que sa santé débile ne lui ait pas permis de continuer plus longtemps la tâche qu'elle s'était imposée. Bientôt elle dut se rembarquer pour aller finir ses jours loin de la colonie où elle aurait voulu, malgré sa faiblesse, se dévouer et mourir.

Elle eut, durant son séjour à Kébec, la consolation d'instruire en la foi chrétienne quelques jeunes indiennes dont la première fut la belle huronne, Fleur-Bleue.

Comme elle admirait ce chef-d'œuvre de beauté et d'intelligence ! Qui lui avait donc révélé tant de choses que les savants du monde civilisés ne savaient pas ?

Et, en voyant l'humble enfant des bois lever vers le ciel son œil limpide, elle comprit que là, dans les hauteurs inaccessibles aux orgueilleux, s'était trouvé le Maître qui se révèle aux âmes simples.

Elle n'eut pas de peine à l'instruire des vérités fondamentales de la religion : la parole tombait dans une bonne terre, elle s'étonnait, de concert avec le missionnaire de voir tant de profondeur dans ses pensées, tant d'ardeur à écouter ses instructions, tant de sagesse en ses réponses.

C'est ainsi que Fleur-Bleue se trouva prête en peu de temps à la cérémonie du baptême.

Et quand ce jour vint, la lumière brilla dans toute son âme, jaillit même à l'extérieur en un rayonnement sur la figure, mettant dans son regard une flamme que la venue de Dieu peut seule produire.

Elle ne chercha plus.

Le bonheur immense qui dilata le cœur ne sait pas trouver de termes pour s'exprimer. L'âme voit, elle entend, et les paroles ne montent pas jusqu'à ses lèvres. Soudain, le ciel s'est ouvert et un rayon de ce feu qui béatifie les celiotes, l'a effleurée ; voilà son bonheur.

Oh ! les chastes enivrements de cette rencontre pour l'âme blanche qui a grandi en contemplant le ciel, qui a cherché longtemps la vérité !

L'indicible joie de cet instant délicieux entre tous où l'âme se dit : “Il est en moi, Celui qui est la voie, la vérité et la vie ! Je l'ai cherché, et je l'ai trouvé ; à la porte j'ai frappé, et l'on m'a ouvert, et j'ai reçu des biens en abondance...”

Fleur-Bleue avait trouvé l'Être mystérieux de ses rêves ; le Grand-Esprit, supérieur aux conceptions du plus sage des vieillards ; le Puissant, qui fait mugir les chutes, trembler les rochers plier les forêts quand il déchaîne les vents ; le Doux, celui qui donne leur chant plaintif aux cygnes candides, au firmament l'enveloppante sérénité des nuits.

Après avoir soupiré longtemps, Fleur-Bleue l'a trouvée cette vérité, et, avec la vérité qui rend libre, l'Amour infini qui remplit le vide immense du cœur.

FRANC DOMINIQUE.

(Francis Boileau, Bureau-chef des Ingénieurs Civils, Moncton, N.-B.)

NOTE : L'auteur a voulu incarner dans son héroïne, Fleur-Bleue, l'âme de la nation huronne, qui se montra, dès le début, si docile aux enseignements de la foi. Puis, dans une digression—peut-être longue—donner à la toute gentille épouse de Champlain, les qualités que plusieurs semblent lui refuser.

F. D.

TROIS AMES

(DEUXIEME PRIX)

Dans la grande salle basse de l'Abitation, dont les décorations murales sont des trophées de chasse, et les tapis, des fourrures précieuses, le silence a succédé au murmure de la prière du soir, dite en commun.

Dames, officiers et domestiques se sont retirés, et Hélène de Champlain est seule devant l'immense cheminée où les flammes bleues et rouges montent en se tordant.

Elle s'enfonce dans une vaste bergère, et, frileuse, elle s'enroule dans un tricot moëlleux ; ses petits pieds disparaissent dans une peau d'ours, et elle paraît bien pâle et bien fragile sous la lueur capricieuse du foyer.

Seule et triste!... Hélas, ce n'est pas nouveau : puisqu'elle n'est jamais seule sans que s'agite en elle le problème angoissant qui est devenu le tourment de sa vie...

Les grandes flammes montent en crépitant : elle songe à ses rêves d'autrefois qui montaient aussi en belles flambées. Mais cinq années ont passé, le feu s'est éteint et, de son bel enthousiasme, il ne reste que des cendres grises, la profonde tristesse de ce soir !

Elle ferme les yeux pour mieux évoquer le passé ; elle se revoit telle qu'elle était à son arrivée à Québec ; elle entend les acclamations et les bénédictions de la colonie entière venue pour la recevoir, et Champlain, grave et attendri, la remerciant, les larmes aux yeux, de se faire apôtre avec lui.

Elle lui apportait sa jeunesse, sa foi dans l'idéal qu'il poursuivait, sa bonté, son dévouement, sa grâce. Elle a tout donné ; sans compter, mais Dieu ! était-elle donc si pauvre que cinq années aient suffi à épuiser ses richesses ?

Après l'élan des premiers mois, il semble que ce qu'elle donne de son intelligence et de son cœur lui enlève autant de vie et de force.

Elle s'anémie et l'ennui la mine. Elle a la nostalgie de la France, la nostalgie de son couvent, la hantise de la petite chapelle parfumée d'encens et fleurie de lis. Son cœur est resté là-bas ! Le couvent l'avait

prise enfant, façonnée, fait sienne, si bien que sa vie rude et aventureuse la rebute et l'épuise.

Elle se meurt du mal du pays ! Champlain qui a vu les yeux limpides se ternir et la fraîcheur robuste disparaître, a résolu de la renvoyer en France, et Hélène s'y résigne mal. Accepter ce départ, c'est renoncer à leur œuvre commune, c'est presque abandonner Champlain ; il aime le Canada comme sa vie, il n'hésitera pas à se séparer d'elle pour y continuer seul sa mission.

A cette pensée, une vague d'amertume submerge son âme ; elle se dit que s'il a fini par l'emmener avec lui c'est comme collaboratrice et sitôt qu'il la croit incapable de l'aider, il renonce à elle comme on met de côté un instrument défectueux.

A travers les grosses larmes qui l'aveuglent, elle voit les flammes monter si claires qu'il n'y a plus de coins d'ombre dans la salle. Quelques rayons pénètrent-ils jusqu'aux replis mystérieux de son âme, dans ces recoins obscurs où nous n'aimons pas à regarder ?

Soudain, elle perçoit la cause, la seule et unique cause du grand désappointement qui va séparer leurs vies.

A certaines heures, la Vérité éclate ainsi, illumine notre vie, et rien de ce qui nous a poussé et conduit, souvent inconsciemment, ne reste dans les ténèbres.

Ce qu'elle voit, c'est qu'elle n'a pas assez aimé son mari pour oublier ses idées de cloître et ses désirs de vie religieuse. Pendant qu'il poursuivait un idéal, elle rêvait d'un autre tout différent. Les grandes ambitions de son mari l'ont laissée indifférente et ses espoirs merveilleux lui ont paru des chimères ! Elle ne l'a pas compris, et pendant que soldat apôtre et fondateur, il mettait toute son âme dans son œuvre, elle, désintéressée et lasse, s'épuisait à le suivre sur un chemin difficile qui lui paraissait ne devoir aboutir à rien.

Et elle partira ! Elle le sait ce soir, à la grande lueur mystérieuse qui l'éclaire enfin sur elle-même ; elle partira malgré tout ce qui devrait la retenir au Canada ! Ce qui l'attire en France est plus fort, et le sacrifice qu'elle médite n'est pas celui qu'elle repousse ce soir. Et navrée,

humiliée, elle pleure ; elle pleure sur elle-même, sur son mari, sur ses rêves morts ! — et l'avenir lui paraît vide et aride comme un désert !

...Un coup léger à la porte, un glissement doux, et Louise est près d'Hélène et voit sa figure bouleversée. Câlène, elle l'entoure de ses bras comme pour la protéger et elle l'interroge tendrement. Après une hésitation qui est pour Hélène une dernière lutte et une suprême défaite, elle lui annonce leur prochain départ et lui avoue qu'il lui en coûterait de rester. Sur l'expressive figure de Louise, s'est peinte la surprise, le chagrin et une sorte d'indignation mal contenue. — "O Hélène ! Et nos écoles, notre hôpital ? Que deviendront les pauvres colons et nos sauvages ! Mon amie, réfléchissez encore ! L'été vous ranimera, nous ne pouvons compromettre ainsi le fruit de tant de labeurs et de tant de peine ! Ce n'est pas possible !"

Devant le blâme évident qu'autorisait, d'ailleurs, leur parfaite intimité, Hélène n'eut pas un mouvement de révolte : — "Que voulez-vous, Louise, je ne suis pas à la hauteur de la tâche ! M. de Champlain l'a compris et me renvoie en France."

— Ne soyez pas injuste, Hélène. C'est par sollicitude pour votre santé que M. de Champlain vous propose de partir, mais vous savez comme moi que votre départ le fera souffrir. Toute la colonie en souffrira, Hélène ! Dites que cette décision n'est pas irrévocable ! — elle ajouta, presque bas : "Moi, je ne puis vous suivre... — Je suis plus utile ici..."

— Que vous me faites mal au cœur, Louise ! Je sens que vous me blâmez, toute votre pitié va aux autres, et vous ne paraissez pas soupçonner que je suis bien à plaindre..."

Et Hélène sortit précipitamment.

Louise, encore toute tremblante de la surprise douloureuse, est étrangement troublée... D'où lui vient cette angoisse inexprimable ? Elle défaille d'une émotion où il y a l'ivresse d'un vertige. Elle descend dans sa conscience à des profondeurs d'abîme. Elle est arrivée à l'heure où elle ne peut plus se payer de mots, et brusquement, presque brutalement, toutes les illusions dont elle s'est plu à envoiler ses sentiments se déchirent pour lui montrer la vérité toute nue.

Plus de catarrhe par l'emploi de la Nazaline Chretien Zaugg.

Elle comprend enfin ! Elle l'aimait ! Elle l'aimait !

Ces années de labeur et de dévouement lui ont été légères parcequ'elle travaillait pour lui. Elle a été stimulée et soutenue par un sentiment qui n'est ni l'amour de Dieu, ni l'apostolat, mais qui s'est si subtilement mêlé à tout cela, que pour la première fois, elle distingue l'alliage.

A travers les misères si bravement endurées, elle n'a pensé qu'à lui, elle a adopté ses idées, elle a vécu de ses espoirs et chacun de ses succès a doublé ses forces.

Et maintenant qu'elle sait, elle n'a plus le droit de rester en arrière. Ce n'est qu'avec peine qu'elle fait taire les misérables voix de la faiblesse féminine ; enfin dans un grand renoncement de son âme pure et généreuse elle prend la résolution de partir. Parcequ'elle aime trop, elle fait le sacrifice qu'Hélène est amenée à faire parce qu'elle n'aime pas assez.

..... Dans la splendeur d'un midi de juin, Champlain voit s'éloigner le voilier qui ramène en France les deux femmes qui ont mis tant de douceur dans sa vie. Une angoisse l'étreint devant la tristesse du foyer solitaire.

A ce moment tinte l'Angelus. Champlain se découvre, et pendant qu'il prie, l'apaisement se fait dans son âme. Dieu lui reste et le Canada qu'il veut donner à Dieu !

A l'horizon les voiles s'amincissent ; Champlain ne distingue plus les chères silhouettes. Elles ont disparu, emportant chacune leur secret. Il n'a rien vu ! ni qu'Hélène ne l'aime pas et méditait de s'enfermer au couvent, ni que Louise l'aimait et le fuyait.

Il vit dans son rêve ! Rien ne l'en distraît, ni les déceptions sans nombre, ni les trahisons de ses amis, ni l'indifférence du roi. Les yeux fixés sur le but qu'il se propose, il va courageux et invincible. Son histoire ressemble à un conte de la chevalerie, ou aux légendes merveilleuses, dans lesquelles la vie du héros est toujours à la hauteur de son idéal.

Pendant vingt-sept ans il travaille pour cet idéal, il lui sacrifie son repos, sa fortune, son bonheur personnel. Ce que tout jeune il a entrepris avec enthousiasme, il le poursuit avec ardeur dans l'âge mûr, et quand

il meurt, son rêve a commencé de se réaliser.

DANIELLE AUBRY.

LE BONHEUR VINT

(TROISIEME PRIN)

Nulle n'était plus pauvre au fort de Québec, où personne n'était riche, que Françoise d'Aulny, cet unique rejeton d'une famille qui avait jadis connu des jours sereins, mais nulle n'était plus belle. La vie, après avoir arraché tout bien à cette enfant lui laissait un charme rayonnant comme une couronne de gloire. Venue de France avec ses parents, Françoise avait vu mourir sa mère pendant la traversée. L'océan, se refermant à jamais sur la dépouille chérie, lui parut infiniment cruel, et, de ce jour, elle ne regarda plus sans souffrir les vagues qui lui avaient pris le meilleur de son cœur. Mais Françoise était jeune, et le souvenir des douleurs s'atténua en vieillissant. Tout en gardant un pieux souvenir à sa charmante mère si tôt disparue, Françoise reporta sur son père la tendresse de son cœur ardent, et Jean d'Aulny ne se trouvait pas malheureux, quand il avait devant lui son enfant souriant. Troisième fils d'une famille plus riche de noblesse que d'argent, monsieur d'Aulny était venu au pays dans l'espoir de faire fortune afin de rendre plus heureux les jours de sa femme et de son enfant. Mais la mort de sa compagne avait amoindri son ambition en même temps qu'elle anéantissait son bonheur, et voulant tenir le serment fait à la mourante, de se conserver pour l'enfant sans mère, il n'avait plus pensé à devenir riche, mais il avait réussi à se créer un foyer tranquille, où sa fille grandissait en grâce et en beauté. En 1615, laissant Françoise à la garde de deux fidèles serviteurs, d'Aulny suivit Champlain dans une expédition que celui-ci fit sur les bords du lac Ontario. Il se battit vaillamment contre les Iroquois et sortit sans aucun mal d'un combat où son capitaine avait reçu une blessure qui le forçait à passer l'hiver chez les Hurons. Mais, puisqu'il ne pouvait pousser plus loin l'exploration du pays, rien ne retenait plus monsieur d'Aulny, et il appelait de

tous ses vœux l'aurore du jour qui lui apporterait la joie de revoir sa fille. Champlain était trop aimablement bon pour vouloir imposer à cet homme qui avait partagé ses périls, l'ennui d'un long hiver passé loin de son enfant. Il lui offrit de retourner à Québec avec deux ou trois compagnons tandis que les autres resteraient avec lui ; monsieur d'Aulny accepta et se prépara à partir au premier beau jour ; mais un soir qu'un soldat blessé lui demandait un peu de glace pour rafraîchir son front fiévreux, Jean d'Aulny sortit du camp, et cinq minutes plus tard, il tombait percé d'une flèche lancée par un ennemi caché dans l'ombre. Quand on accourut, tout était déjà inutile ; entre ses lèvres où le sang suintait en gouttelettes éclatantes un nom passa : "Françoise !" et il mourut.

Le printemps, qui sème la joie sur les chemins, apporta à Françoise la plus grande tristesse de sa vie. Monsieur de Champlain voulut lui-même raconter à l'orpheline toute la tragique histoire et son noble cœur saigna de l'insondable tristesse, qui, à chaque mot prononcé, mettait son empreinte sur ses beaux traits pâlis ; enfin, Champlain se leva et posant sa main sur la tête aux cheveux d'or bruni, il dit : "Dieu, qui est le père des orphelins, sera votre père, et moi qui puis vous être utile, je ne vous oublierai pas." Elle sentit que cette simple parole, sur ces lèvres loyales, valait une promesse et elle voulut remercier. Elle ouvrit la bouche, mais de sa gorge contractée il ne sortit aucun son ; dans son angoisse, elle leva les yeux vers lui, et les prunelles tristes de l'orpheline exprimèrent une si profonde reconnaissance que lui, l'énergique et le fort, il sentit son cœur se fondre.

Françoise n'avait presque rien au monde, mais les premiers habitants de Québec étaient doux aux malheureux ; et toutes les portes s'ouvrirent pour recevoir cette enfant, aussi pauvre que le lis des champs dont elle avait la royale pâleur ; elle put choisir entre tous les toits qui se disputaient le bonheur de l'abriter. Mais le sang de Françoise, noble et fier, parlait en elle, et un délicat scrupule l'empêcha d'accepter, sans rien donner en retour, l'hospitalité de ces généreux colons si peu riches eux-mêmes.

mes. Elle fit vendre la petite maison qui l'avait vue vivre et elle offrit la très modique somme qu'elle en retira à monsieur Pierre Desportes en échange d'une place à son foyer. Alors, ayant tout donné ce qu'elle possédait en ce monde, Françoise mangea sans trop d'amertume le pain d'un autre. Elle vécut tranquille, sinon heureuse, sous ce toit où l'on était bon pour elle ; et elle s'attacha à la compagne de Pierre Desportes dont la figure douce et frêle lui rappelait sa mère. De temps en temps, elle montait à la demeure de Louis Hébert, pour visiter les filles du premier cultivateur du pays ; on lui faisait fête à ce foyer joyeux, et les éclats de rire d'Anne et de Guillemette Hébert amenaient souvent un franc sourire sur ses jeunes lèvres sérieuses. C'est dans cette maison qu'en 1620, elle vit pour la première fois madame de Champlain, qui venait apporter l'éclat de sa radieuse jeunesse au foyer austère du fondateur de Québec. Récemment arrivée de France, Hélène de Champlain savait déjà l'histoire de Françoise par son mari, qui lui avait demandé de s'intéresser à l'orpheline, et elle sentit germer en son cœur une sympathie irrésistible à la vue de cette enfant douce, assez belle pour attendrir tous les mauvais génies, et qui n'avait connu de la vie que ses tristesses. Aussi, le baiser qu'en un geste charmant elle mit sur le front, était si affectueux que, de cet instant, Françoise ne se sentit plus seule au monde. Elles devinrent inséparables, et lorsque monsieur de Champlain, entraîné par ses travaux, quittait l'habitation pour quelques jours, Hélène demandait Françoise pour charmer son ennui. Elles causaient beaucoup pendant ces heures, et madame de Champlain fut souvent surprise des ressources vraiment étonnantes de cet esprit si joliment cultivé. Durant ces dernières années passées dans la maison de Pierre Desportes, presque sans amis et sans distractions, Françoise avait lu et relu tout ce que contenait la petite bibliothèque de son père, la seule chose venant de lui qu'elle avait voulu garder. Comme elle était intelligente et réfléchie, cette lecture lui avait donné une solide connaissance des principes élémentaires de la science. Le raffinement im-

pulsif qu'elle tenait de sa race, et cette culture d'esprit acquise par elle-même, donnaient à sa conversation un charme étrange, rare chez une personne aussi jeune. Et lorsque monsieur de Champlain, revenu de ses voyages, trouvait Françoise à son foyer, il approuvait d'un sourire l'affection de sa femme pour l'enfant qu'il avait jadis promis de protéger...

...La lune haute dans le ciel projette sa blanche lumière sur Québec enseveli sous les frimas. Le froid est intense ; la neige craque sous les pas pressés des passants qui se hâtent vers leurs demeures. Il se fait tard et dans la ville, généralement endormie à cette heure, on sent courir une animation insolite. C'est en cette nuit de Noël 1622 que fut célébrée sur la terre canadienne la première messe de minuit ; dans les demeures closes, on venait autour de l'âtre en attendant le moment de se rendre à la chapelle, aussi pauvre que l'étable de Bethléem, où doit se fêter le charmant mystère. Arrivée à l'habitation depuis quelques heures, Françoise écoute madame de Champlain qui lui raconte la visite de deux petits Hurons, aux yeux de feu, venus dans l'après-midi porter de jolies babouches indiennes à la femme du "Grand-Chef des Visages Pâles". Françoise est assise aux pieds de madame Hélène, et l'énorme bûche qui s'écroule dans l'âtre enveloppe d'une rose auréole la tête brune et la tête dorée. Et si joli, si attirant est le groupe que Philippe de Rougemont qu'on vient d'annoncer, s'arrête sur le seuil, fasciné par les deux sourires qui lui souhaitent la bienvenue. Cet autre Philippe de Rougemont, qui en 1535, suivit Jacques Cartier au Nouveau-Monde, avait transmis, avec son nom, l'amour des voyages à son petit-fils, comme lui officier d'artillerie dans un régiment de Rennes. Venu ici uniquement pour juger des progrès de cette terre que son aïeul avait baptisée au nom du roi de France, Philippe de Rougemont trouva l'entreprise du capitaine de Champlain si noble et le pays si beau qu'il avait décidé de fixer sa vie sur ce sol, destiné à voir revivre une seconde nation française en Amérique. Plus tard, un autre lien, et plus doux, l'attacha davantage à sa nou-

velle patrie. Dans la maison du premier citoyen de Québec, où il allait souvent pour les affaires du service militaire, il rencontra mademoiselle d'Aulny, la petite amie de madame de Champlain. Et il ne vit pas sans l'aimer cette jeune fille au front sérieux, qui lui souriait si doucement. Mais si parfois, ses yeux qui la contemplant en disent long sur les battements de son cœur, ses lèvres n'ont jamais trahi son doux secret. Pourquoi troublerait-il le calme de cette enfant, qui après avoir connu les orages a, pour ainsi dire, touché le port, puisqu'elle est la protégée de Champlain qui ne l'abandonnera pas ? Et a-t-il le droit de la priver du bien-être dont elle jouit dans cette maison où elle vient si souvent, pour la faire asseoir à son foyer pauvre ! Cependant, si pour l'amour d'elle il a renoncé à sa part de bonheur, il n'a pas pu s'empêcher de la voir, et après avoir causé avec son chef il entre souvent—comme ce soir—au petit salon, où, avec la maîtresse de céans, il trouve l'exquise créature qu'il aime. En voyant entrer le bel officier, un nuage rose a monté au blanc visage de Françoise, mais elle est maintenant distraite, absente. Cette nuit de Noël lui apporte une foule de souvenirs et en écoutant la causerie de madame de Champlain et de Philippe de Rougemont, elle songe aux joyeuses heures de son enfance, alors que son père emplissait de jolis riens venus de France son mignon soulier placé dans l'âtre ; son rêve continue lorsque tout à coup monsieur de Champlain, entr'ouvrant la porte, demanda à sa femme quelques minutes d'entretien.

Restée seule avec Philippe, Françoise tourna son regard vers lui ; et dans les yeux embrumés par la douceur du rêve, il lut tant de passionné regret qu'il oublia. Il se souvint seulement qu'elle était triste, seule au monde, et qu'il l'adorait. Poursé par son cœur, plus fort cette fois que la volonté, il dit d'une voix étouffée par l'émotion : "Françoise ! ne soyez plus si triste ; moi qui vous aime, je veux prendre sur mes épaules le fardeau de vos tristesses."

Un silence lourd, que Philippe eut la patience de respecter, tomba entre eux. Puis les paupières fines se relevèrent sur les yeux bruns "plus doux

en elle que des yeux bleus," elle le fixa d'un de ces regards qui suivent un homme à travers la vie quand il en a rencontré l'étrange lumière; et les prunelles levées vers lui rayonnèrent d'une si infinie tendresse que tout son être trembla de joie.

"O mon ami, dit-elle enfin, l'océan m'a ravi ma mère, l'indien m'a tué mon père, mais nulle tempête ne me brisera plus maintenant que j'aurai votre bras pour me défendre!"

Il l'attira vers lui, et devant madame de Champlain qui, comprenant ce qui venait de passer, souriait sur le seuil, il prit dans ses mains la tête nimbée d'or et sur ses lèvres qui venaient de sceller son bonheur, il mit le premier baiser.

PIERRE LAFRESNAYE.

(Victoria Beaulac, Saint-David, d'Yamaska.)

Le premier Angelus de la Nouvelle-France

(QUATRIÈME PRIX)

Nous sommes en 1620.

Pour la première fois sur le rocher de la vieille Stadaconé, l'Angelus sonne... ses notes sonores vibrent à travers le feuillage des arbres séculaires du Cap Diamant, et les échos des collines laurentiennes, étonnés et ravis, prolongent le chant de l'airain sacré.

Champlain ému, debout sur le seuil de "l'Abitation", la tête découverte, murmure :

"Seigneur, cette jeune terre est tienne. C'est pour te la consacrer que je l'ai trempée de mes sueurs."

"sée de mon sang. Que la voix puissante du bronze béni soit le sceau de mon alliance. Qu'à l'aurore, au midi et au soir, son hymne aérien la renouvelle chaque jour, ainsi que le sacrifice de la Loi antique"

"Incline ton cœur vers cette patrie naissante et fais-y luire l'arc-en-ciel des divines promesses."

La voix du père de la Nouvelle-France cesse de se faire entendre... mais son front s'illumine et son regard semble suivre une vision lointaine.

Qui dira ce qui s'offre à la vue prophétique de Champlain en cet ineffable instant ?

Les pages d'une glorieuse épopée se déroulent-elles aux yeux ravis de l'illustre Pionnier de la civilisation?? De l'immense forêt vierge qui s'étend devant lui, voit-il surgir des milliers de clochers ?

A l'ombre de la primitive chapelle de bois, respire-t-il l'encens parfumé s'élevant, lumineux, jusqu'aux voûtes de la première basilique du Canada?

Et sur la cime, aux horizons enchanteurs n'entrevoit-il pas dominant la rade la ville qu'il a fondée, capitale plusieurs fois centenaire?

Soudain des larmes jaillissent des yeux du héros... a-t-il aperçu le drapeau fleurdelisé qu'au prix de pénibles efforts il a arboré sur cette terre,

"FERMANT son aile blanche et repassant les mers" ?

Les dernières vibrations de l'Angelus emportent sur leurs ailes fugitives le secret de cette heure unique...

II

Après de l'héroïque fondateur, Madame de Champlain, belle en sa fraîche jeunesse, est aussi en proie à une indicible émotion... C'est que le premier Angelus (1) évoque en son âme les frémissements joyeux de la cloche natale qui se mêlent à toutes les voix de la Patrie, voix douces et amères à l'Exilée, Ses yeux voilés cherchent l'azur; spontanément, ses mains se joignent, ses lèvres prient, tandis que les rayons d'un beau soleil nimbent cette noble femme qui la première de toutes nos héroïnes, vint faire chérir "la douce France" à l'enfant des bois.

— Amie, soyons apôtres, dit Samuel de Champlain en baisant au front sa jeune compagne.

Puis le premier gouverneur du Canada gagne le site du Fort Saint-Louis que l'on élève sous ses ordres cette année-là.

Hélène prolonge sa pieuse rêverie en dirigeant ses pas vers notre beau fleuve, son frère favori, Eustache Boulé — qui l'a suivie en ces terres nouvelles — dresse, en ce moment, une tente sur ses bords. Et c'est là, sous ce fragile abri, que la noble da-

(1). C'est Mme de Champlain qui fit don aux Récollets de la première cloche de Québec.

me devient la première institutrice de la Nouvelle-France. Elle sait déjà l'idiome imagé des indigènes et son zèle les guide vers la Foi.

Si Champlain doit conquérir ces peuplades par la force, Hélène subjugué les cœurs par son charme et sa bonté. Les colons l'accueillent comme une reine, les Sauvages comme une divinité : leur esprit naïf lui prête un pouvoir surnaturel. Aussi sa présence dans les wigwams est-elle un heureux présage!...

III

Une jeune Iroquoise, faite prisonnière par les Algonquins, court pieds nus sur le sable doré de la grève... Elle s'élançait, joyeuse, au-devant de la femme blanche; mais elle s'arrête surprise, car elle aperçoit son image dans le minuscule miroir qui, suivant l'usage du temps, orne la ceinture de la grande dame.

—Mère, dit l'enfant tu me portes en ton cœur, tu m'aimes, dis?... car je me vois là, ajoute-t-elle, en touchant l'objet nouveau pour elle.

Hélène sourit et ouvre ses bras à la petite Indienne qui s'y blottit confiante!...

Quelles paroles s'échangent alors entre la chrétienne civilisée et la cathéchumène sauvage? Ces deux âmes qui semblent nées à une distance infinie, sont sœurs par le sacrifice et l'amour.

—Mère, gémit l'innocente captive, tu sais, les miens sont disparus des sentiers de la forêt; nos ennemis les ont scalpés et ils se sont enivrés de leur sang.

Depuis ce jour, d'horrible mémoire, bien des lunes ont passé et mon cœur triste appelle, en vain, mon père, ma mère, ma sœur et mes frères. Seule de ma famille, j'ai échappé au massacre et c'était pour être entraînée loin des mânes de mes pères.

Ceux que j'ai perdus sont errants au pays des morts. Dis-moi, toi qui sais tout, dis-moi, si là ils voient ton Dieu si bon, si beau? Demande aussi à ton Seigneur, chef en ces lieux, qu'il permette que je marche jusqu'à ma tribu, au bord des grands lacs. Je ferai redire le nom de ton Dieu aux échos de nos bois, je le ferai connaître aux guerriers de ma

nation afin qu'ils écoutent les paroles de la Robe Noire.

Les pleurs d'Hélène coulent au chant plaintif de la fille des bois et de ses lèvres tombent des accents émus de maternelle tendresse et de célestes espoirs.

La brise printanière qui passe et la vague qui murmure, recueillent ces paroles bénies pour les répandre dans la vallée et sur les rives du grand fleuve... ainsi que le grain de senevé de la Bonne Nouvelle.

IV

Lorsque en 1636, Madame de Champlain, couverte du voile des veuves, s'ensevelit dans les murs du cloître, la néophyte iroquoise devenue chrétienne embaumait la mission du parfum de ses vertus. La jeune Indienne était apôtre chez les siens; car Champlain l'avait rendue à sa tribu.

Les missionnaires recueillirent des traits si nombreux et si touchants de ses vertus héroïques, qu'il est permis d'espérer que la jeune iroquoise, radieuse étoile, brille à côté des Jogues, des Brébeuf, des Lallemant, des Garnier, glorieux martyrs que l'Église s'appête à placer au frontispice de notre histoire.

GISELLE DE LA MONTAGNE.
(Gabrielle Lamontagne, Montréal)

**Extrait du journal adressé par
Guillemette Hébert,
de Québec,**

A sa cousine, Louise Rollet, de Paris

(MENTION TRES HONORABLE)

18 mai 1621.

Il y a aujourd'hui quatre ans que nous sommes débarqués à Québec. J'avais neuf ans à peine, mais tous les incidents de cette arrivée sont restés gravés dans mon souvenir.

Ne trouvez-vous pas ma destinée bien étrange? Née à Port-Royal, je retournai à Paris après le désastre qui anéantit cette ville en 1613. C'est alors que je vous connus, chère Louise, et depuis ce temps, mon amitié pour vous n'a fait que s'accroître, malgré l'absence, et il m'est doux d'accomplir la promesse que je vous ai faite de vous écrire mon journal.

L'insuccès de la première tentative d'établissement en Amérique ne découragea pas mon cher père et quatre ans plus tard, il prit le parti de se rendre à Québec, où le capitaine de Champlain l'avait tant prié de venir en 1606. Que n'y sommes-nous venus à cette époque en effet! J'y serais attachée par la force des habitudes de l'enfance, et ma mère ne regretterait pas l'Acadie, dont le climat plus doux lui rappelait mieux celui de la douce France.

Mais comment ne l'aimerais-je pas, ce cher Québec, qui grandit et prospère à vue d'œil. Qu'il me ferait plaisir de vous y voir, chère cousine, avec vos parents et vos frères! Notre terre (c'est le nom que nous donnons aux endroits choisis par les colons) est déjà à moitié défrichée. Elle est située sur une hauteur. Nous n'avons encore que quelques voisins, car la plus grande partie des habitants sont groupés au bas de la côte, sur la petite pointe de terre où se sont élevées les premières cabanes.

L'hiver dernier, je priais quelquefois ma mère de nous permettre de descendre au fort. Elle ne refusait jamais. Je prenais alors sous le hangar notre traîne sauvage, fabriquée par les naturels du pays d'un seul morceau de l'écorce séchée du frêne, longue d'environ cinq pieds et d'une largeur de deux, et relevée en avant en un demi-cercle. Anne se plaçait la première et moi agenouillée en arrière d'elle, je tenais bien fermement les deux cordes qui servent à conduire ce singulier équipage. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, emportées par l'élan que je donnais, nous glissions sur ce coteau, puis nous allions frapper à la porte de madame de Champlain, la jeune épouse du capitaine, qui est venue de France l'an dernier avec son mari.

Madame de Champlain ne s'était pas encore habituée à ce rude climat et c'est très rarement qu'elle se décidait à venir jusqu'à notre demeure. Il faut pour cela que monsieur de Champlain l'accompagne, ce qui n'arrive que rarement, tout occupé qu'il est des intérêts de la colonie naissante. Comment pourrais-je

vous exprimer l'admiration que j'éprouve pour cet homme vraiment chrétien, qui se dévoue sans cesse pour l'avancement spirituel et temporel des colons, et la conversion des sauvages. Il a dit un jour: "Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire!" N'est-ce pas admirable?

.....
.....
.....
1er juin 1621.

Le plus joyeux soleil dore aujourd'hui de ses rayons la terre canadienne. Vous ne sauriez imaginer rien de plus gracieux que son éblouissante verdure. Lorsque nous voyons en hiver de tels monceaux de neige, et un froid si intense que le fleuve se congèle, et forme une étendue de glace aussi unie et aussi claire qu'un miroir, il nous semble que nous ne reverrons jamais le doux printemps et les fleurs. Quelle illusion! Bientôt les ardeurs du soleil de mars fondent en peu de temps cette neige durcie, l'eau emprisonnée bouillonne et fait éclater le verre devenu fragile qui recouvre la rivière. Alors nous espérons voir bientôt un navire d'Europe jeter l'ancre dans le port, et je m'empresse de vous écrire toutes les nouvelles du Canada.

.....
.....
.....
25 juin 1621.

Bien que je sois jeune encore, mes parents songent à fixer ma vie. Comme les jeunes filles sont encore peu nombreuses ici, elles n'ont aucune peine à choisir un époux qui leur plaît, et si vous croyez avoir, chère Louise, la moindre vocation pour "le saint état du mariage" comme disait le Père LeCaron, lorsqu'il bénit l'union de ma sœur Anne avec Etienne Jonquest, en 1617, vous n'avez qu'à venir à Québec, où vous ne tarderez pas devenir l'épouse bien-aimée de l'un de ses vaillants colons.

Tout ce qui précède vous fait présumer que quelque jeune homme aspire à ma main. Vous ne vous trompez guère. Mais ne me trouvez-vous

pas à plaindre d'avoir à choisir entre deux garçons également beaux, également braves, et qui éprouvent pour moi une semblable affection? Je suis très perplexe.

.....
.....
.....

1er septembre 1621.

Je suis mariée depuis le 1er août avec Guillaume Couillard, notre voisin. Je crois bien être la plus heureuse femme de tout ce continent. Dans notre maisonnette, d'où nous avons une magnifique vue du fleuve, nous passons les meilleures heures de notre vie.

La moisson vient de finir. Cette terre du Canada est d'une fertilité extraordinaire. Le blé, l'orge, l'avoine et tous les autres grains cultivés en Europe y croissent d'une façon merveilleuse, et lorsque les navires pourront amener ici quelques paires de bœufs et des chevaux, nos pères et nos maris ne seront plus obligés de bêcher comme ils le font maintenant.

Notre petit jardin est rempli de légumes de toutes sortes. Il y a aussi quelques fleurs: des roses sauvages, du muguet et des violettes simples.

.....
.....
.....

24 octobre 1621.

Le premier créole du Canada, Eustache Martin, a été baptisé aujourd'hui. C'est le fils d'Abraham Martin et de Marguerite Langlois. Le P. Denis, récollet a admis le nouveau-né dans l'Eglise catholique, et j'ai éprouvé une joie bien vive à prononcer les paroles du "Credo", en même temps que son parrain Eustache Boullé!

Quelle homme singulier qu'Eustache Boullé! Sous une figure tranquille, il cache une âme ardente. Sa sœur, madame de Champlain, m'a dit qu'elle le croit fort épris en secret de la jolie Marguerite Couillard. En même temps, il rougit si fort de sa faiblesse qu'elle est persuadée qu'il se méprise d'aimer une femme, et qu'il est né seulement pour Dieu, selon la parole de saint Paul.

S'il se marie, bientôt viendra le jour où son foyer lui pèsera peut-être. Il parle peu, mais il s'exalte quelquefois pour louer la grandeur d'âme des missionnaires qu'il a accompagnés à l'intérieur du pays, dans de périlleuses expéditions. Son plus grand désir doit être d'éprouver pour Dieu un amour semblable à celui qui donne aux religieux la force d'accomplir avec joie de pareils sacrifices. Se laissera-t-il charmer, ou écartera-t-il de sa route l'obstacle qu'il rencontre dans le chemin qu'il doit suivre pour parvenir à la vie éternelle. Qui peut le dire?.....

.....
.....

1er novembre 1622.

Etienne Jonquest et sa femme, ma sœur Anne bien-aimée, sont morts tous deux en quelques jours d'une fièvre maligne qui a fait aussi d'autres victimes dans la colonie.

Anne a succombé la première, et Etienne, qui allait mieux avant le trépas de sa femme, dit: "Comment vivre sans elle?..." Et la douleur, jointe à la fièvre, finit par l'emporter.

.....
.....

12 janvier 1624.

Mon cher Guillaume est dans le ravissement. Depuis un mois, il est père d'un fils, Louis-Samuel. Jamais prince, à son entrée dans le monde, ne fut accueilli comme ce petit enfant.

.....
.....

18 janvier 1624.

Je berçais doucement mon fils, en fredonnant la berceuse avec laquelle ma mère m'endormait:

Il est tard, l'ange est passé.....
lorsqu'il ouvrit ses yeux, et dit: Maman! C'était la première fois depuis sa naissance, et j'ai été si heureuse que j'en ai pleuré de joie.

.....
.....

15 août 1624.

Je vous écris aujourd'hui pour la dernière fois cette année. Dans quel-

ques instants, le navire qui vous portera ce journal fera voile vers la mère-patrie.

Toute la colonie s'est rassemblée pour dire un dernier adieu à madame de Champlain, que le capitaine ramène en France à cause de sa frêle santé, et qui ne reviendra plus au Canada.

Pour nous, nous y sommes attachés pour toujours, et malgré l'éloignement du pays natal, mes parents voient croître avec bonheur le rameau qu'ils ont transplanté sur le sol de la Nouvelle-France.

Avant de vous quitter, laissez-moi vous faire le récit du rêve étrange qui a visité mon sommeil, l'autre soir.

Trois siècles s'étaient écoulés depuis la fondation de Québec, et comme il y a quatre ans, nous descendions du "Don de Dieu" sur lequel nous avons traversé l'océan. Mais ce n'était plus la vue de quelques pauvres cabanes qui frappait nos regards. Une cité avait surgi sur ces lieux déserts, un nombre infini de vaisseaux sillonnaient les eaux agitées du grand fleuve, et parmi la foule délirante qui se pressait sur ses bords, nous reconnaissons nos descendants, devenus aussi nombreux que "les étoiles du ciel". L'enthousiasme de tous ne connut plus de bornes, lorsque parut le pieux, le noble, l'héroïque Samuel de Champlain. Non seulement les fils des colons d'autrefois, mais des milliers de leurs compatriotes, parlant l'idiôme des bords de la Tamise, arrière-neveux des ennemis de jadis, louaient aussi son nom. Alors, une voix, dominant toutes les autres, proclama: "La nation, fidèle à Dieu, qui conserve le souvenir de ses héros, ne périra jamais!!"

Puisse mon rêve, chère Louise, devenir une réalité!

Guillemette H. Couillard.

.....

CHRISTIAN BEAUFORT.

NOTE DE LA REDACTION.— Cette composition a été fort admirée des juges qui lui ont trouvé beaucoup de mérites. Le seul reproche qu'on lui a fait, c'est de n'avoir pas été écrite dans le vieux français de l'époque.

HELENE BOULLE

(MENTION TRES HONORABLE)

Par une claire matinée d'été, Champlain marchait lentement sur l'étroit promenoir, autour de l'habitation. Malgré le calme de sa mâle figure, des rides, barrant son beau front énergique, laissaient entrevoir les soucis dont il était accablé.

...La Compagnie des Marchands, ne voulant servir, au détriment de tout, que ses propres intérêts, faisait une opposition malveillante à tout projet susceptible d'améliorer l'état de la naissante colonie, si elle n'y voyait matière, pour elle-même, à un bénéfice immédiat. Or, au printemps, de cette année 1621, on avait appris à Québec, que le duc de Montmorency, résolu à sévir contre la Compagnie, dont l'appât du lucre et la mauvaise volonté créaient un état de choses fort préjudiciable aux intérêts de la colonie—avait fondé une compagnie nouvelle. M. Doja, l'intendant des affaires du pays, avait été chargé d'expédier à Champlain copie des nouvelles commissions, et de le prévenir que le vice-roi avait remis entre les mains du sieur de Caen la gestion de tout ce qui concernant la traite des pelleteries. Mais les commis de l'ancienne société étaient bien décidés de ne pas lâcher prise avant que Champlain leur eût fait voir les ordres du roi ; et le vaisseau portant M. de Caen ne paraissait pas... On en était là, quand l'arrivée de Pont-Gravé et de plusieurs anciens commis vint encore compliquer la situation. Par bonheur, le petit fort, élevé sur le côteau qui dominait l'habitation et commandait sur le travers du fleuve, moins large à cet endroit, venait d'être terminé. Champlain y avait placé son beau-frère, Eustache Boullé, et Dumais, avec seize hommes munis des armes et provisions nécessaires ; tandis qu'il s'était proposé, lui-même, à la garde de l'habitation... Pour mettre le comble à la division, les Huguenots, qui voyaient d'un fort mauvais œil la

religion catholique s'enraciner de plus en plus profondément, s'en plaignaient avec amertume. Et la pauvre petite colonie, où il n'y avait qu'une poignée-d'hommes, était déjà déchirée par la guerre intérieure.

C'est à tout cela que songeait Champlain quand, en arrivant auprès du pont-lévis, il aperçut son beau-frère qui traversait le fossé. Malgré l'amicale familiarité dans laquelle ils vivaient, Boullé le salua avec tout le respect dû à un chef hiérarchique.

—“Quelle nouvelle, mon ami?” demanda tranquillement Champlain.

—“Aucune, que je sache, lieutenant-général... J'ai bien vu, ce matin, le père LeBaillif causer à quelques-uns des anciens commis, mais...” Et le soulèvement de ses larges épaules disait assez le peu de succès qu'il attendait de cette démarche...” Mais le voilà qui vient.” Et le père LeBaillif passait, à son tour, le pont-lévis. Il s'avancait lourdement, les mains enfouies dans les amples manches de sa soutane, et il ne se décroisa les bras que pour saluer Champlain et indiquer la direction des magasins, disant: “Je suis allé, tantôt, demander aux commis de consentir... de bien vouloir faire un compromis, en attendant l'arrivée du sieur de Caen... ils n'ont pas voulu m'entendre!” Comme personne n'ajoutait rien, il reprit: “Je vais à la chapelle...” et il s'en alla secouant la tête.

Il se fit, entre les deux hommes, un long silence. Puis, avec ce ton de bonne humeur dont seuls les soldats français sont capables à l'heure la plus sombre, Boullé éleva la voix :

—“J'ai songé, en m'éveillant, que nous étions au jour d'hui le onze juin, fête de saint Barnabé ; et je me suis rappelé la foire du Landit, où nous nous rendions autrefois, l'Université toute entière, en pompeuse procession, de la place Saint-Genève à Saint-Denis, tambours battants, trompettes sonnantes, enseignes et bannières déployées!...” Et il s'animait à ce souvenir, l'enfant de Paris transparaissant sous cette rude écorce d'ex-

plorateur ; et il évoquait avec pittoresque tout ce petit monde grouillant et fourmillant qui venait camper aux portes de Paris, apportant en avalanches, de tous les coins de l'Europe, des monceaux de parchemin, de lingerie, de pelleterie, de cuir, de toiles, de tapisserie, de mercerie, d'habits vieux et nouveaux ; et les changeurs, les orfèvres, les chaudronniers, les épiciers, les regrattiers, les marchands de chevaux, les lingers, les merciers, les chapeliers, les bottiers, les armuriers, les couteliers, quincailliers, les marchands de drap, les marchands de vin... qui se démèrent, affairés et effarés, dans l'effroyable tohu-bohu, dans le va-et-vient incessant de cavaliers à moustaches en crocs et à larges panaches, de belles dames étalant le fard de leurs joues et le luxe de leurs déshabillés galants, de soldats à la longue rapière, de pages, de laquais cherchant querelle, de filous, tire-laine et coupe-bourses, de mendiants, de badauds et de filles ; et les saltimbanques, farceurs, sauteurs, danseurs, jongleurs, équilibristes, opérateurs, bateleurs, diseurs de bonne aventure—toute la confrérie Uohême!... Marée humaine, où parfois un mouvement de reflux et d'irrésistibles poussées produisaient des catastrophes tour à tour grotesques et terribles. Et tout cela, au son des flûtes, mirlitons, sifflets, sonnettes, tambourins, trompettes!... Puis c'était, là-dedans, l'entrée triomphale de l'Université. Ils arrivaient, qui à cheval sur une rosse étique, qui dans une carriole débordante de rires et de cris, et dévalisaient les boutiques, bouscualaient les joueurs de dés et de brelan, mettaient les cabarets au pillage, dinaient sur l'herbe, remplissaient Saint-Denis de leur gaieté et de leurs folies!

...Devant l'évocation de ce jour de liesse, au pays, Champlain souriait doucement ; et quand Eustache Boullé se fût retiré, pour aller faire réparer un léger éboulement qui s'était produit au fort, devant l'immense forêt de noyers, grave et seul, il songea.

...Il revoyait l'intérieur souriant et tiède de la rue des Prouvaires, la ta-

ble familiale du sieur Nicolas Boulé, secrétaire de la chambre du roi... A sa droite, coulait la "grande rivière du Saint-Laurent", qui s'élargissait au-dessus de l'île, puis le golfe et, là-bas, la mer, la mer qu'il avait si souvent domptée... et pour la première fois, peut-être, la France lui sembla bien loin!...

Ce n'est pas qu'il eût le mal du pays, ce voyageur intrépide, ou qu'il regrettât quelque chose, lui qui se serait sacrifié pour la colonie qu'il avait fondée aux noms de Dieu et de son roi!... mais il songeait à sa jeune femme, et ce lui était un sujet de tristesse.

Quand il avait épousé, au commencement de l'année 1611, Hélène Boulé, la jeune fille n'avait que douze ans, alors qu'il était déjà arrivé à un âge assez avancé. Il avait dû revenir à Québec dès le premier mars, laissant sa jeune femme en France ; et ce n'est que dix ans plus tard, en 1620, qu'il avait pu l'amener dans la colonie. Et il se disait que cette alliance, ménagée par le concours de M. de Monts, n'avait pas, sans doute, donné à la jeune femme la somme de bonheur qu'elle eût été en droit d'attendre du mariage. C'est l'évocation de Paris en gaîté qui avait fait se préciser amèrement dans son cœur, cette pensée... Puis, reportant les yeux sur la misérable habitation, les tristesses et les misères dont peut souffrir une femme dans une existence aussi dénudée, lui apparurent avec une netteté désolante. Frappé dans son âme délicate, comme s'il eût péché gravement, il éprouva un irrésistible besoin de voir sa femme, de chercher dans ses yeux l'ombre de la souffrance qu'il s'étonnait, maintenant, de n'avoir pas remarquée.

Il pénétra donc dans l'habitation, longea le corridor, et, en arrivant en face de la cuisine, il entendit une voix très douce qui semblait réciter une leçon familière. Il s'approcha et, par l'entrebâillement de la porte, il aperçut ce tableau charmant : sa femme, assise sur une chaise basse, racontant à deux jolis petits diables d'Algonquins, accroupis à ses pieds, la Passion de Notre-Seigneur...

Cloué sur place d'attendrissement et d'admiration, et regrettant comme un sacrilège le doute qu'il avait eu sur la fermeté d'âme de sa compagne, Champlain, sans être vu, restait là, à écouter, ravi. Puis quand, le récit achevé, les petits Sauvages furent partis, emportant les quelques friandises qui restaient à l'habitation, il s'avança gravement, prit les mains de sa jeune femme, et très ému, semblable à un père bénissant solennellement sa fille, il la baisa au front avec une ferveur presque religieuse. CLAIRMONT

NOTE DE LA RÉD.—Ce travail a été jugé le plus fort comme style : il lui a malheureusement manqué le genre nouvelle.

AU TEMPS DE CHAMPLAIN

(MENTION TRÈS HONORABLE)

Au mois de juin de l'an de grâce 1620, le sieur de Champlain, gouverneur d'Akanata, passait de nouveau les mers, pour regagner sa fondation lointaine. Le vaisseau qui amenait sur les rives du St-Laurent l'avant-garde de la civilisation, avait à son bord le P. Jamay, supérieur des Récollets établis dans la Nouvelle-France, un renfort de colons de vieille souche bretonne et normande comptant quelques femmes, et, ô bonheur indicible pour le héros saintongeais, Hélène Boulé de Champlain accompagnait son mari dans sa colonie bien-aimée.

A douze ans d'intervalle, Champlain avait retrouvé, dans tout l'éclat de son printemps, l'adorable orpheline confiée aux dames ursulines de Dieppe, et en avait fait sa femme. Vaillante autant que belle, l'épouse du grand explorateur avait payé sa dette envers l'ami de son enfance, en soutenant de sa présence magnétique un courage épuisé, souvent prêt à défaillir. Adieu France! Douceurs de la patrie, jouissances, bien-être, que lui importe! Le ciel dans l'âme et la joie plein les yeux, la courageuse femme trouvera dans l'attachement de celui dont elle porte le nom, ample compensation à tous ses sacrifices. Deux nobles cœurs battront désormais à l'unisson ; la tête déjà grisonnante s'appuiera sur les boucles blondes ; le sourire renaîtra sur l'austère visage bronzé du marin ; gracieuse et souple, la liane enlaccera le

chêne ; l'aurore et le déclin se dorront d'un même rayonnement d'inoubliable amour...

Kébec! — au pied du promontoire géant règne une activité extraordinaire,—c'est que le nouveau contingent double l'importance numérique et stratégique du poste. Bientôt une seconde enceinte, hérissée de palissades, couronne la cime du Cap Diamant, et on perce des routes divergeant de "l'Abitation" située au bas de l'escarpement. L'un de ces sentiers, foulé par les sandales des Récollets, nous conduit à une demi-lieue du fort, en suivant la petite rivière—le Cabirecoubat des sauvages, la Sainte-Croix de Jacques Cartier. Laissons à la plume du Père Le Clercq la description de ce site enchanteur : "Ce lieu représente une espèce de petite île, entourée de forests naturelles, où serpentent agréablement les eaux d'une petites rivière que nous appelons Saint-Charles,... où les sauvages peschent une infinité d'anguilles, et les Français y tirent le gibier qui y vient à foison. Les prairies qui la bordent sont esmailées en Esté de gentilles fleurettes. Le terrain y est gras, fertile, commode et aisé ; la vue grande étendue et fort charmante ; l'air y est extrêmement pur et sain, avec tous les agréments que l'on peut souhaiter pour la situation. "L'acquisition de cette lisière de terrain s'est effectuée contre l'échange, en faveur du seigneur Hébert, de la propriété concédée aux récollets à la Haute-Ville. Bien qu'il existât déjà près de "l'Abitation" une chapelle pour les fonctions curiales, les récollets n'en étaient que les obédienciers ; c'est donc en l'endroit décrit ci-dessus que les Français entreprennent de bâtir "la première église qui fût jamais dans ces vastes païs de la Nouvelle-France". Avant de quitter l'Europe, et sur la prière du Père Jamay, madame de Champlain a déjà esquissé un plan de l'humble temple ; dimensions, matériaux, tout y est spécifié. Un mignon lavis nous fait voir l'église toute construite : proportions exiguës mais harmonieuses, rosace minuscule, fenêtres en ogives, clocher gracieux à flèche élancée. Au débarqué, toute la population de cinquante personnes se met à l'œuvre. Pendant que l'infatigable commandant fait creuser les retranchements qui proté-

geront les pionniers contre l'agression iroquoise, les arbres séculaires tombent sous la cognée du défricheur ; on jette les premières assises, et les murs s'élèvent dans la belle saison, sous la direction du sieur de Pontgravé. Après trois mois d'un labeur incessant, on place la poutre du faite, et bientôt, dans la cage du clocheton, résonne une voix argentine qui fait tressaillir l'écho des forêts vierges et sombres. Jamais cathédrale moyen-âge ne fut élaborée avec tant d'amour ! Et cependant à quelle main-d'œuvre grossière, à quels naïfs trompe-l'œil n'a-t-il pas fallu recourir ! La femme du gouverneur surveille la décoration intérieure de l'édifice ; mais, hélas ! le goût affiné de la Française ne retrouve ici ni boiseries artistiquement menuisées, ni fresques superbes, ni vitraux colorés. La rude sculpture du chevet lui semblerait grotesque, si le sublime du sujet ne rachetait le médiocre de l'exécution. Le ciseau bien intentionné mais malhabile du charpentier-artiste, nous représente sous une figure joviale et bénigne, l'auguste Père Éternel tenant en main le globe de la terre—conception plutôt matérielle que mystique, mais cachet bien particulier aux églises franciscaines, en quelque lieu qu'elles se rencontrent. Le plâtras aux tons crus, la balustrade de sapin, le chœur dépourvu d'ornementation—tout accuse le dénûment primitif des colons. Par contre, les lampas damassés d'un grand salon de "là-bas" forment les tentures de l'humble sanctuaire ; Marie de Médecis a fait don aux récollets d'une lampe de tabernacle, or et vermeil, et sur le parquet nu, quelques peaux (fort riches), offrandes de sauvages amis, atténuent la pauvreté du lieu. Enfin, le rétable est installé ; on y adosse l'autel portatif du missionnaire, et le peuple de Kébec attend avec exultation la dédicace de sa première église. Sous quelle appellation pieuse sera-t-elle consacrée ? Sous le vocable de Notre-Dame des Anges, nom cher aux fils de St François, comme devant leur rappeler le berceau de leur ordre à Assise. La construction a lieu dans l'automne et dans l'hiver 1620-21, et suivant Le Clercq, l'église est bénite le 25 mai 1621.

L'Abitation offre aujourd'hui un aspect de fête. L'unique vaisseau dans la rade déroule ses pavois, et une longue procession enrubannée la route longeant la falaise escarpée. La chapelle Notre-Dame est le point de départ. En tête du défilé marchent quatre solides gars en sarrau de toile bise et en sabots, — ce sont là les enfants de chœur. Puis, sous un dais improvisé, vient le Père d'Olbeau portant la custode, car l'humble desserte ne possède pas encore d'ostensoir. Pieds nus et vêtus de la bure de leur ordre, le Père le Caron et le frère Duplessis escortent l'officiant. Le gouverneur, les fonctionnaires et les colons forment le gros du cortège ; seuls, quelques huguenots se sont abstenus,—ceux-là mêmes qu'on accusera de pactiser avec les Kertk, aux sombres jours de l'invasion— Mesdames Hébert et Couillard, suivies d'enfants et d'autres héroïnes ignorées, s'avancent en chantant le "Pange Lingua". Une quarantaine de guerriers algonquins et hurons portant encore à la ceinture de sanglants trophées, défilent gravement sous la conduite de Hélène de Champlain, l'exquise femme qui portait en effet dans son cœur d'apôtre tous ces pauvres enfants de la forêt. Au passage de l'"Hostie", la solitude se transforme en une oasis harmonieuse : les petits oiseaux, nichés dans les buissons, gazouillent leur bienvenue au printemps ; les pigeons-tourterelles s'enfuient à tire-d'aile ; la sarrazinacée, le ginseng à l'âcre odeur, pointent déjà au grand soleil de mai ; les noirs sapins et les érables bourgeonnant courbent la tête en muette adoration ; primevères et violettes suppléent l'encensoir... Sur le terrassement devant l'église, un peloton de soldats présentent les armes, et le saint Sacrement est porté au reposoir...

Comme ce jour devait cumuler les grands événements, le gouverneur reçoit une députation de trois cents braves, accourus pour rendre hommage au représentant du grand Ononchio.

Voyez-vous, là-bas, ces petites fumées déroulant leurs spirales sur un fond d'azur ? C'est Stadaconé... C'est là qu'habitent ces chefs fameux, ces guerriers formidables, maintenant transformés en paisibles néophytes. Le torse nu, ou drapé de peaux de

castor, la face glabre et zébrée de vermillon, la chevelure piquée de plumes d'oiseau, ces hommes représentent la race primordiale des rois de la forêt. Par les méandres du Lairet, jumeau du St-Charles, des canots d'écorce, plus rapides que la flèche qui vole, déversent aux Récollets toute la population de la bourgade. Un agouana septuagénaire dit aux Français une harangue qu'il serait fastidieux de reproduire, mais, oh ! quelle éloquence contenue dans un dialecte de quelque trois cents mots ! Cet orateur, au langage métaphorique empreint d'une simplicité pleine de noblesse, excite l'admiration des missionnaires même, tout formés qu'ils l'étaient aux sévères exigences de l'art et de la parole.

Voyez maintenant madame de Champlain, entourée de ses catéchumènes, caressant la folle marmaille remplaçant pour elle les enfants que le Ciel refusera à son bonheur. Un jeune guerrier, beau comme un dieu antique, vient contempler ses traits dans la glace d'une châtelaine que l'étrangère porte à sa ceinture. Alors cette farouche nature, rompue aux scènes de sang et de rapine, ces yeux accoutumés aux girations fulgurantes du tomahawk, sont hypnotisés par le charme vainqueur de la petite reine blanche. Ce soir, à la lueur du brasier, ivres de carnage imaginaire, les Hurons exécuteront leur danse de guerre—ce rêve d'horreur enté sur un cauchemar ; mais, pour le moment, graves et recueillis, ils viennent faire honneur à la consécration du saint lieu.

L'office divin commence, avec une pompe proportionnée à la solennité du jour. Le rituel fournit la sublime cérémonie de la dédicace. En cette circonstance à jamais mémorable, le prédicateur a choisi pour texte la parole de Saint Luc : "Qui pensez-vous que sera cet Enfant ? Vous lui donnerez le nom de Jean... et il marchera devant le Seigneur dans l'esprit et dans la vertu." O vision prophétique, réalisée à trois siècles de distance ! Ce pays perdu, corps informe et sans âme, n'avait que l'embryon de l'être, et attendait la main secourable de l'Évangile pour lui en donner l'essence et la divine perfection ! Une allocution en langue huronne suit le sermon, et la bénédiction se donne au milieu des supplications les plus

ardentes que jamais cœur humain ait adressées à son Créateur. Les mousquets tonnent et le Te Deum éclate aux salves de la petite artillerie. Alors Champlain, sa belle figure rayonnant d'un légitime orgueil, adresse aux colons un discours d'une sincérité empoignante. Imposante sans afféterie, religieuse sans cafardeuse, la parole chez lui découle bien de l'abondance du cœur. Sa diction, simple et directe comme le comporte toute valeur réelle, a cependant des envolées, des largeurs d'horizon, qui révèlent l'homme habitué à planer sur les sommets, et dont l'unique préoccupation ici-bas semble être l'accomplissement de la sublime devise "Ad majorem Dei gloriam".

A la conclusion de ce discours marqué au coin du patriotisme le plus pur, l'émotion étreint toutes les poitrines, et l'enthousiasme longtemps contenu déborde, quand une voix mâle et fière s'écrie : Vive Dieu ! Vive le roi ! Vive la France !

Appuyée au bras du héros de la fête, Hélène de Champlain incarnait tout le matin, toute la fleur, toute la promesse de la vie. Harmonie de beauté et de jeunesse, elle priait dans sa foi chrétienne,—heureuse parce qu'elle aimait, radieuse parce qu'elle ignorait. — Non, non, aucune prévision des mauvais jours à suivre ne vint assombrir cette extase de bonheur. La séparation ultérieure des époux attire à madame de Champlain l'imputation d'avoir délaissé son mari au moment le plus critique de sa carrière. Ah ! repoussons l'odieuse idée que toute union se compose de celui qui aime, et de l'autre, l'inconsciente idole, qui condescend à se laisser aimer. Ayons foi au beau, interprétons en bien : croyons à la mystérieuse affinité des âmes, où la faiblesse devient force et la force devient faiblesse. L'héroïsme de l'amour consiste parfois dans l'oblation même de l'objet aimé. Croyons que Champlain aimait trop sa femme-enfant pour vouloir l'astreindre aux rigueurs d'une vie devenant de plus en plus précaire : —croyons qu'elle, l'adorée, aimait assez le surhomme, son incomparable mari, pour remplir une existence entière de son souvenir. Circonstances fortuites ou desseins providentiels ? ô la cruelle énigme ! Dieu seul sait combien

une telle séparation en coûte de larmes aux yeux, quand toutefois la raison et la vie ne sombrent pas dans ce gouffre béant creusé par l'absence, au saint des saints du cœur.

Aujourd'hui les fleurs de lys se marient avec bonheur aux roses du parrain d'Albion : mais l'église et le cloître des Récollets subsisteront bien des années encore. Les deux édifices sont enclavés dans le monastère de l'Hôpital-Général de Québec, où les blessés de la vie agonisent et meurent sous le ministère angélique des religieuses de la Miséricorde. Les souvenirs glorieux "du temps des Français" survivent dans une tradition non interrompue, grâce au dévouement et au zèle des dignes Hospitalières. Le culte du passé embau-me leurs annales. Voilà comment nous savons que la dédicace de Notre-Dame des Anges marque le début de notre histoire religieuse et nationale. Telle fut la semence jetée sur la terre du Canada par une poignée de héros—fondateurs de cette colonie plantée en 1608, déracinée en 1629, repiquée en 1633, traversant heur et malheur dans ses trois siècles de croissance, et glorieusement florissante en 1908, sous l'égide révérencée de Notre-Dame des Anges.

HELLENE.

NOTE DE LA RÉD.—Très joli comme style. Nous regrettons qu'il n'y ait pas de "nouvelle" dans ce récit historique.

Un cinquième prix

Une de nos intelligentes abonnées, amie du "Journal de Françoise" offre un prix à la composition non-primée qui lui plaira le plus après lecture faite des nouvelles de ce numéro.

Il y a donc encore une chance pour les concurrentes qui n'ont pu être récompensées.

Les chapeaux de Mille-Fleurs, rue Sainte-Catherine Est, sont aussi parfaits de dimension qu'incomparables de qualité. Les soldes actuelles sont des occasions aussi rares que merveilleuses.

Une belle oeuvre

Nous rappelons au public qu'un eueure progressif aura lieu, les 22 et 23 courant, au Patronage d'Yoville, angle nord-ouest des rues Lagau-chetière et Saint-Urbain, au profit des œuvres de cette intéressante maison dirigée par les RR. Sœurs Grises.

Prix du billet, 50 centins. De beaux prix seront donnés. Il y aura aussi des rafraîchissements. Ces soirées sont sous le distingué patronage de M. et Mme Charrette. Tous les cœurs généreux sont invités à contribuer à cette bonne oeuvre.

Maison de bijoux

Nos lecteurs, tant de la ville que de la campagne, aimeront à s'assurer des services d'un bijoutier de première classe, qui posséderait, en un mot, toute leur confiance. Nous ne pouvons mieux faire qu'en leur recommandant la maison, si bien connue d'ailleurs, de MM. Beaudry, Fils, 287, rue Sainte-Catherine Est. Là, elles trouveront le meilleur assortiment de bijoux qu'elles puissent désirer. Jamais elles ne seront trompées sur la valeur et le poids des articles qu'elles y achèteront. La variété des objets mis en vente est très grande : bagues, anneaux, montres, bracelets, chaînons, châtelaines et médaillons, tout est artistique et d'un travail supérieur.

Les articles en argent, pour cadeaux de noces, ou autres sont d'un fini supérieur.

Les clients de la campagne reçoivent une attention particulière.

SI VOUS AIMEZ

la bonne lecture française, envoyez douze (12) cents au **Jardin Littéraire**, Boite 464 J. F., Manchester, N. H., et vous recevrez 55 belles, et longues histoires par le retour du courrier, l'équivalent d'un volume de quatre cents pages.

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mis en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique connue pour être le désinfectant et le destructeur de mauvais ses odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de vos gardes robes, chasse les canerelas, la vermine et les soies, etc, etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada.

Echantillons envoyés sur réception de \$1.25

S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,
1800 Ontario Est Montreal

Un assortiment complet de parfums français, à la Pharmacie Chretien Zaugg, angle St-Hubert et Ontario.

Les Cervelines

Par COLETTE YVER

(Suite)

La lutte se poursuivit pendant une année. Le docteur Ponard fut mis dans la confidence et fit la demande en mariage au nom de son élève, en l'avenir duquel il avait d'ailleurs foi. Elle n'accepta pas ; elle ne pouvait pas accepter, possédant de la vie tous les agréments, heureuse, fêtée, absorbée par son art, et libre. Le mariage ne pouvait rien ajouter à son bonheur, mais il était seulement un moyen de le détruire. Elle répondit par ces phrases : « Ce petit Cécile est vraiment un charmant homme. Je l'estime autant que possible et j'ai pour lui un très vif attachement ; mais qu'il ne s'entête donc plus dans le genre romanesque. Je l'aime mille fois mieux laconique et glacial, comme aux premiers temps de notre connaissance. Je suis peinée d'avoir à lui causer un chagrin, mais vous savez avec moi, mon cher docteur, que ce genre de tourment n'est pas éternel. Veuillez donc lui faire connaître que je ne me remarierais pas... et qu'il m'est profondément sympathique. »

Elle continua d'être gaie, de porter son âme riante dans son corps magnifique, qui paraissait à ce moment reflourir de jeunesse. Elle eut cette année-là un très retentissant succès avec son roman : « Les Chevilles ». L'amour y foisonnait y ruisselait, y débordait. L'état d'esprit de l'époque s'entendait à déchiffrer l'énigme du titre : « Les Chevilles ». On savait de quoi il s'agissait, ce que sont les chevilles au théâtre pour l'auteur d'une pièce, ce qu'elles doivent être dans la vie passionnelle. L'œuvre était d'une écriture alerte, pimpante. A point, quelques journaux illustrés dévoilèrent le portrait de l'auteur que le

gros public persistait à croire Pierre Fiffre, selon l'état civil. Elle avait été photographiée dans sa robe rouge, légèrement tapageuse, avec les papillotes estompées aux tempes, les lèvres ouvertes et riantes sur les dents. Elle fut irrévocablement fixée ainsi dans l'esprit des lecteurs, qui voyaient bien sous ses traits de belle blonde, saine et joyeuse, la romancière divertissante et simple qu'elle était.

Jean Cécile vit tout cela ; il assista pendant qu'il se consumait devant elle, à cette prise de possession par le public de la femme qu'il aimait. Il la vit grisée de gloire, occupée des critiques, relisant son livre, le refaisant en pensée, l'analysant, y concevant la substance d'une œuvre nouvelle, plus forte, plus parfaite. Il lui reprocha un jour de s'intéresser si peu à lui au milieu de ce brouhaha. Elle répondit :

— Je vous associe à ma vie dans le sens qui me plaît. Pourquoi vous plaignez-vous ? Je vous fais le témoin de ma véritable existence. Voudriez-vous que je vous traite en étranger ?

Elle avait raison, il n'eut rien à objecter.

Une autre fois, devant elle, il ne put retenir des larmes de colère, de dépit et aussi de passion. Elle vit ces larmes, s'en émut, et articula enfin cette pensée inexorable qui faisait le fond de tous ses discours au jeune homme depuis des mois :

— Mon pauvre Cécile, vous savez pourtant bien que cela passera.

Il finit par s'aigrir, par la prendre, à force de l'aimer vainement, en abomination. Il n'allait plus que rarement rue de la Pépinière. La fin fut dramatique ; il y eut une scène entre eux. Son calme bonheur l'exaspérait trop. Cela vint à pro-

pos de rien ; à propos de très jolis vers gais qu'elle avait écrits pour un journal quotidien et qu'elle lui fit lire avant de les envoyer à la composition.

— Votre joie de vivre m'offense, lui dit-il, en repoussant vers elle le manuscrit quand il en eut fini la lecture. Vous êtes heureuse, c'est votre droit ; mais vous avez une manière insolente de l'être vis-à-vis de moi, moi qui souffre par vous.

— Oh ! je vous en prie ! fit-elle avec une moue en l'arrêtant de la main, je vous en prie, mon cher Cécile, n'entrons pas dans ce sujet ; parlez-moi d'autre chose.

— Je ne puis pas parler d'autre chose aujourd'hui, il faut que cela finisse ; il me faut savoir si vous tenez un peu à moi, si je suis moins pour vous que le premier lecteur venu à qui vous offrez les coquetteries de votre esprit, si mon sort vous occupe encore faiblement, car mon sort va se décider.

— Quand cela ?

— Ce soir.

— A propos de quoi ?

— A propos de vous, par vous ; ce n'est pas vivre que de mener l'existence à laquelle vous m'avez réduit, j'y renonce ; je veux savoir aujourd'hui même, maintenant, si vous comptez me renfermer éternellement dans ce rôle ridicule d'ami amoureux que vous m'avez imposé. Car dans ce cas, je dois vous le dire, je vous ferais mon dernier adieu d'amour et je partirais. Répondez-moi, mais répondez-moi !

Elle allait et venait dans le salon, semblant l'écouter distraitement. Elle portait une robe d'intérieur, d'étoffe mauve, qui traînait. Elle se dressait aux murailles pour dessiner des plis de draperies aux perses blanches des rideaux, elle épluchait çà et là des roses dans les corbeilles ; déplaçait une statuette, époussetait du doigt un bibelot. Elle continua de s'occuper silencieusement, tout un moment. La présence de Cécile, chose devenue ordinaire, ne l'arrêtait plus dans une foule de petits soins de son intérieur pour lesquels c'était son heure. Elle s'amu-

sait maintenant à recoller un marbre minuscule qu'avait brisé le valet de chambre. Elle remettait l'un après l'autre, avec mille délicatesses, de petits membres fins qui n'égalaient pas en grosseur son doigt.

—Voyons, dit-elle à Cécile lentement, interrompue à chaque virgule par la difficulté de sa besogne manuelle, ne soyez ni injuste ni fou. Vous désirez me voir compromettre la paix que je possède, pour la conquête de laquelle j'ai lutté si fort, afin de me plier à un sentiment dont vous êtes le jouet ! Je ne puis le nier, ce sentiment me touche, mon ami ; je ne suis pas une insensible ; je n'ai pu apprendre en indifférente que vous m'aimiez ; "vous", vous entendez bien, "vous" ; car de tel ou tel autre, cela m'eût été parfaitement égal. Seulement, à votre déclaration, il aurait fallu que je m'émeuve au point de perdre le sens de la réflexion et de l'expérience ; comment voulez-vous ! Songez combien je suis en garde contre ces sortes de choses, combien je suis défiante, combien je fais strictement la part de l'illusion dans l'amour.

—Vous êtes une sans cœur ! prononça Cécile hors de lui.

—Vous mentez et vous êtes un ingrat, car je vous ai montré l'affection que la plus tendre parente n'aurait pas eue pour vous. Mais vous auriez voulu l'emballage aveugle de la femme. Je ne suis pas, je ne puis pas être une créature aveugle, moi ; je vous retournerai votre phrase : j'ai fait trop d'autopsies, d'autopsies mentales dans la substance mystérieuse des âmes ; rien ne me trompe plus. Me donner par simple affection, j'aurais pu le faire. Et puis après ? Je vous aurais enchaîné, car vous m'auriez épousée, n'est-ce pas ? Je vous aurais enchaîné à une femme bougeante, vibrante, distante de vous par bien des côtés, je crois. La lassitude serait vite venue, soyez-en sûr. Mon Dieu ! que les hommes intelligents sont donc étranges de se fier encore, après tout ce qu'ils voient et expérimentent, à un caprice qui est la moindre chose du monde !

—Un caprice ! L'amour réel, long, profond, ne finissant qu'avec la vie, existe. J'ai vu de vieux époux amoureux. Mon père et ma mère, qui sont à l'étranger de simples marchands, exempts de sentiments et de poésie, et qui ont dépassé cinquante ans, ne sont plus que deux vies enlacées en une seule, deux esprits fusionnés avec une pensée uniforme, des cœurs accordés à l'unisson.

—Cela ne se rencontre pas souvent, fit la jeune femme avec son sourire sceptique qui lui donnait sa plus jolie, sa plus spirituelle physionomie, fendant ses yeux, ses lèvres, dans la chair rose du visage.

...—Pas dans votre monde, mais dans le mien.

—Vous ne m'auriez pas rendue heureuse, mon pauvre ami : ma solitude m'est agréable. J'y poursuis mon rêve intérieur. Souvent je rentre chez moi, marchant dans une vision d'or, dans l'irréel, émue du grand décor parisien qui n'a jamais cessé de m'enchanter, je suis dans une ville magique. C'est la Seine bordée par la silhouette du Louvre, et s'en allant se perdre dans la grisaille du brouillard, avec Notre-Dame dans le fond ; les passants sont des êtres légers, ouatés de songe ; les élégantes sont jolies ; les beaux messieurs ont du chic ; les ouvriers trapus et muselés, du caractère ; les mendiants sont pittoresques ; tout est en place, parfait ; je me dis : que cette ville est belle ; que la vie est bien faite ! Tâchons de faire un peu de bien, d'aimer de plus en plus cette bonne humanité qui le mérite à tant d'égards. Puis je goûte au souper ; des œufs frais, des légumes fortement parfumés d'odeurs potagères ; j'adore le thym, la sarriette, le céleri, le cerfeuil ; ce sont tous les légumes maraîchers du printemps, la coquette de la terre nourricière que je mange ; et sans gourmandise, mais avec raffinement et saine poésie, je dine. Après, je me donne du travail. Rien ne me trouble, rien ne vient heurter ni démolir l'architecture de ces sensations exquis, de ce monde illusoire que je vois. Lorsque j'étais en ménage, combien de fois maussa-

de, grognon, accablé de déceptions pesantes d'argent, irrité contre les filous en redingote, mon mari arrivait aux repas ravageant mon optimisme, ruinant ma contemplation secrète, ma joie de vivre ! Je sais bien qu'il avait raison, que les coquins courent les rues, que la laideur triomphe, que la Douleur est maîtresse de tout, et que j'étais dans l'erreur, mais c'était une erreur consciente et délicieuse, l'illusion d'une illusion que j'avais péniblement édifiée et que j'aimais. Vous agiriez de même, mon ami...

—Alors, pour une illusion d'illusion, comme vous dites, vous sacrifiez la réalité d'être entourée, fêtée d'un amour comme le mien qui est quelque chose d'indicible...

—Je suis une solitaire.

Il la regardait à ce moment avec une vraie haine. Son talent étincelait dans l'ostensoir vivant de sa personne ; ses yeux spirituels, sa lèvre en sa mobilité, les mouvements menus de ses boucles, son geste, tout cela n'était que l'expression de sa mentalité puissante. Tranquille, à peine remuée cérébralement d'une petite émotion de pitié qu'elle notait pour le prochain besoin littéraire, elle le martyrisait, elle le tuait, sans perdre une période de sa phrase longue, coupée d'un rythme à peu près régulier, en quatre ou cinq propositions graduées par mots, — ce qui était son style d'écrivain. Elle lui parut un monstre, une erreur de la nature, cette femme à cervelle hypertrophiée, dont les œuvres faisaient le délice d'une élite d'hommes, dont le Paris intellectuel raffolait ; penseuse virile, créature d'art, chose d'esprit dont tout l'être tenait entre les deux pariétaux... Et sans doute, ce qu'il pensait d'elle alors, elle en eut l'intuition, car elle s'humanisa. Elle tenait à Cécile qui lui procurait mille jouissances féminines, elle tenait à lui pour son intelligence, pour son caractère d'homme qui lui plaisait, pour l'attrait physique de sa personne auquel, demi-femme, elle n'était pas entièrement insensible, et surtout pour cet amour qu'elle dédai-

gnait en s'en repaissant. Car ce lui était encore la meilleure gloire de tout, quoi qu'elle en dit, au milieu de son triomphe cérébral, que ce triomphe corporel de sa grâce. Un instinct de suprême rouerie s'éveilla en elle. Elle lui tendit la main :

— Je vous ai laissé lire au dedans de moi, lui dit-elle, je vous ai loyalement montré mon âme et je vous ai fait mal : ne m'en veuillez pas, dites ?

— Je ne vous en veux pas, madame, seulement je reprends le cours normal de ma vie, ma vie que vous aviez endiguée, captée en vous, au point que rien, rien...

Les mots ne sortaient plus de sa gorge, il fit une longue aspiration et reprit :

— Je retourne à Briois.

Elle fit :

— Ah !

Puis ses paupières tombèrent sur ses yeux humides, ses lèvres pâlirent, son visage rose se décolora.

— Mes parents, continua Cécile, me pressent de m'établir enfin là-bas. Qu'est-ce que je fais ici ? Gâcher ma vie !...

Vous m'avez accusée d'être insensible, voyez ! dit-elle.

Et elle lui montra en face les vraies larmes de ses yeux.

Il eut un éclair d'espoir ; ce geste pouvait tant signifier. Il lui demanda plein d'une fièvre telle qu'elle en eut une sorte d'effroi :

— Dites-moi de rester, et vous savez bien que je renonce à tout.

— Ponard, balbutia-t-elle, n'aurait demandé qu'à vous lancer ici ; la plupart de nos grands docteurs ne vous valent pas, il me l'a dit.

— Mais vous, vous, que me dites-vous ?

Elle détourna la tête sans répondre en faisant un geste vague... Toute une minute, escomptant cette émotion qu'il lui voyait, il attendit un mot d'amour, le mot qu'il voulait, qu'il croyait entendre déjà, qui le rendait fou.

Elle ne le dit pas. Il essaya de parler ; la colère montait en lui, submergeait le chagrin ; il avait le cœur plein de violences mauvaises, mais il

ne put les articuler ; il étouffait. Elle le vit se lever avec un soubresaut dans la poitrine, faire vers elle un mouvement, et puis gagner la porte. Il partit en silence. Elle le crut fâché, passagèrement fâché. Il ne revint jamais...

Cette histoire triste continua de planer sur la vie de Cécile, sur son âme déjà morne, comme un Lrouillard sur un jour de décembre. Il y a, chez les hommes jeunes, une expectative latente d'une époque d'existence meilleure, calmée, rénovée, que réalise en partie le mariage. Cette expectative mourut en lui, laissant après soi un grand vide, l'ennui. Il prépara ses examens de doctorat qui lui valurent un succès, puis il écrivit à son père de lui meubler un appartement, car il arrivait.

Ce lui fut un déchirement double ; il quittait non seulement la femme qu'il aimait, mais la ville qui l'avait, dix années, séduit. Il mit pied sur le sol Briois ayant au cœur une irritation sourde contre le sort, contre la vie. Cependant le souvenir de Pierre Fivre déjà s'apaisait en lui ; celle qui l'avait tant de fois désespéré avec son implacable prophétie : "Cela passera, mon ami", commençait à n'être plus à son imagination qu'une figure lointaine, sans force pour l'enfiévrer. "Cela" passait en effet, comme une maladie que le corps a vaincue, qui ne fait plus souffrir, qui s'est éteinte dans l'être, le laissant seulement débile, plus endolori. Elle avait raison, la cruelle femme, "cela" n'était pas éternel, "cela" était un leurre auquel bien avisées celles qui ne se prennent pas ; sa détestable sagesse était la bonne ; six mois n'avaient pas encore passé sur cette immortelle passion, qu'il l'oubliait déjà des heures entières, se souvenant seulement, par ressauts

pénibles, de cette femme qui lui avait été refusée...

Et aujourd'hui que tous ces détails se déroulaient en sa mémoire, pendant que ses yeux distraits cherchaient du balcon la rue et ses passants, rien ne s'éveillait plus en lui, ni amour ni haine, contre la créature charmante et bonne qui l'avait rendu malheureux ; mais ce qu'il poursuivait de sa rancune, c'était l'état de choses qui a dénaturé les femmes, qui tend à les changer, qui déplace leurs fonctions de vie, qui les force à produire seules et personnellement ce pain quotidien qu'elles n'acquerraient jadis, que par le doux marché de l'amour.

(à suivre)

Comme chaque année, à cette époque, la maison Mille-Fleurs met en vente de très beaux chapeaux à des prix extraordinaires de bon marché. Il y en a de tous genres et de tous choix.

Tél. Bell Est 1584

Chs. C. de Lorimier

Importateur de Fleurs et Plantes naturelles. Fabricant de fleurs, Corbeilles, Plantes Artificielles.

No 250 RUE ST-DENIS

Vis-à-vis le Jardin de l'Enfance. MONTREAL

Spécialité : Tributs Floraux funéraires

Decouverte Merveilleuse

Guérison Radicale,
sans Opérations,

DES TUMEURS!

Cancers, Loupes, Kystes, Signes, Verrues, Etc.
CONSULTATIONS GRATUITES

MME SOTTIAUX,

Herboriste Français

998B, Rue St-Denis,

Montréal.

Certificats fournis sur demande.



BELLES IMAGES SAINTES



20 pour 10 cts

J. V. CELINAS & CO.

DEPT. 184
MANCHESTER, N. H.

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue Saint-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des œuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ces efforts pour la diffusion des œuvres canadiennes trouveront un écho dans votre cœur et que votre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HÉBERT, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

Librairie Nationale Vient de paraître :

78a rue ST-DENIS

Coin Lagachetière, MONTREAL

Casimir Hébert,

Libraire Expert, Éditeur,
Commissionnaire

DOUCET (Louis-Joseph). — "La Chanson du Passant". — Poésies canadiennes, 1 vol. in-8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste : 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu :

"Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Doucet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. "La Chanson du Passant", est une page d'art franchement originale ajoutée à la jeune littérature canadienne."

(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal.)

Théâtre National

M. P. OAZENEUVE, directeur

Coin des rues Ste.Catherine et Beaudry Tel. Bell Est 173 Marchands 520

SEMAINE du 22 FÉVRIER

"LES DEUX GOSSES"

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

L'AME SOLITAIRE

Poésie par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... 88c.
- " demi reliure chagrin..... \$1.35
- Pleine reliure, veau souple, rouge, tranche rouge..... 1.40
- Demi reliure, morceau
- Demi reliure, marocain poli, avec coins tranche dorée..... 2.10
- Demi reliure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée..... 1.85
- Pleine reliure, chagrin, 1er choix, tranche dorée..... 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité Limitée)

256, rue St. Paul, Montréal.

Nos dents sont très belles naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue St. Denis, Montréal:



GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette,

Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVES STORE

431, RUE STE-CATHERINE Ouest
PHONE UP 1068

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal

DE LA GARDE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a. m., a7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, b8.45 a. m. a10.00 p. m.
OTTAWA, b8.35 a. m., c8.55 a. m., b4.00 p. m., a9.50 p. m., a10.15 p. m.
SHERBROOKE, b8.25a.m., b4.30p.m. d7.25p.m.
HALIFAX, ST-JOHN, N. B., d7.25 p. m.
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, a9.50 p. m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.15 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b9.00 a. m. à 2 p. m. à11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, a9.00 a. m., a 2.00 p. m., b5.10 p. m. a 11.30 p. m.
SHAWINIGAN, FALLS: b2.00 p. m.
OTTAWA, b8.30 a. m., b5.45 p. m.
JOLIETTE, b8.20 a. m., B9.00 a. m. b5.00 p. m.
ST-GABRIEL, b9.00 a. m., b5.00 p. m.
STE-AGATHE, b8.45 a. m., c9.15 a. m. (1) 1.30 p. m. b4.00 p. m.
NOMINGUE, R. 8.45 a. m., c9.15 a. m., b4.00 p. m., [a] Quotidien, [b] Quotidien, excepté les dimanches, (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi, (1) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et samedi.

A. E. Lalonde, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS.

Synopsis des Réglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest: excepte les lots 8 et 26; non réservés; pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus au moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils fille frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des système ci-dessous:

- (1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.
- (2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres, dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte, quant à la résidence, pourront étre remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.
- (3) Si le père—ou la mère si le père est décédé—de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront étre remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

4 Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Pourquoi devient-on Tuberculeux?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser ses voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber dans la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysemateux. On préserve ses Voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix, 50c. le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décarv, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 1)

Ecoles du soir

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes, à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALCUL, L'ECRITURE et la COMPTABILITE.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J. H. BERGERON, 119 rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'Ecole Normale Laval.



LA GENE

Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous

méritez en ce monde, Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.

Adressez :

THE DOMINION AGENCY

Dept. 3

107 St. Jacques, Montréal, Qué.

GUÉRISON GARANTIE DE TOUTES les MALADIES des PIEDS

— PAR —

Mme. E. RATELLE, Spécialiste

Successor du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

Traitement Efficace Des

Corps, Oignons; Ongles Incarnés,
Transpiration Etc., Etc.,

MME. E. RATELLE, Pédiacre,
163 RUE ST. DENIS, Montreal.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez :

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrages exécuté à prix modéré.

Tel. Bell Est 1949

SPECIALISTE DIPLOMEE

Pour

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,
Massage de la Figure et du Corps.

Résultat Immédiat satisfaisant GARANTI

Sur demande, nous traitons nos patients à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE

902 AVENUE ESPLANADE ANNEXE

Près rue Fairmount

MILE-END

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

Il s'en vend plus que
toutes les autres
marques réunies.

FOURRURES

Hâtez-vous si vous voulez bénéficier de l'escompte spécial que nous continuerons de donner pour quelques jours encore sur toutes nos marchandises, Nous offrirons entre autres

Manteaux rat musqué dans les derniers styles à de très bas prix.

Manteaux Near Seal depuis.....\$22.50
Haute qualité de Manteaux doublés et garnis de fourrure.....\$45.00
Manteaux Pony de Russie depuis.....\$35.00
Cravates et Manchons Near Seal, le set...\$10.00
Cravates et Manchons en écureuil, le set...\$15.00 et plus



O. NORMANDIN,

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT,